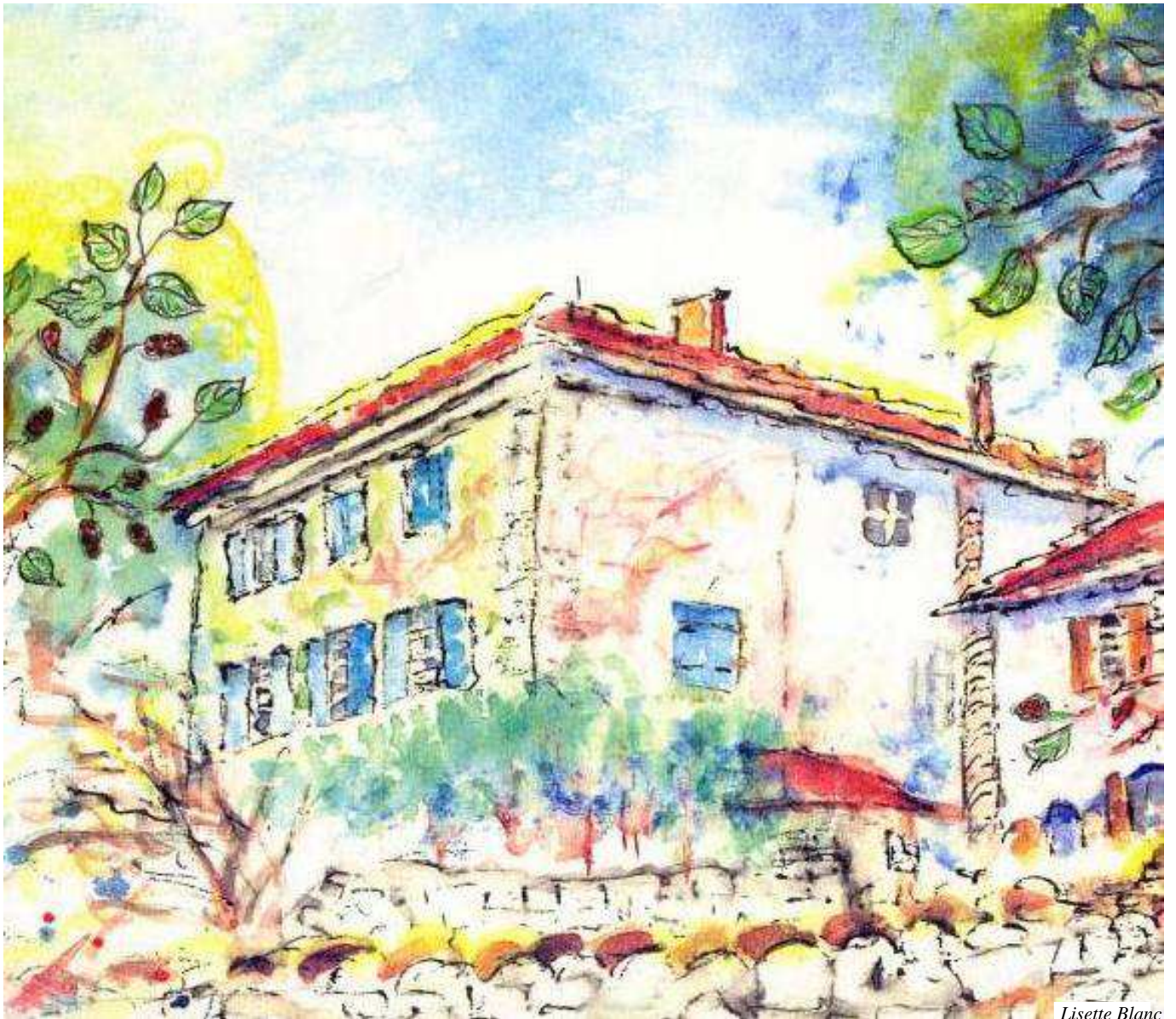




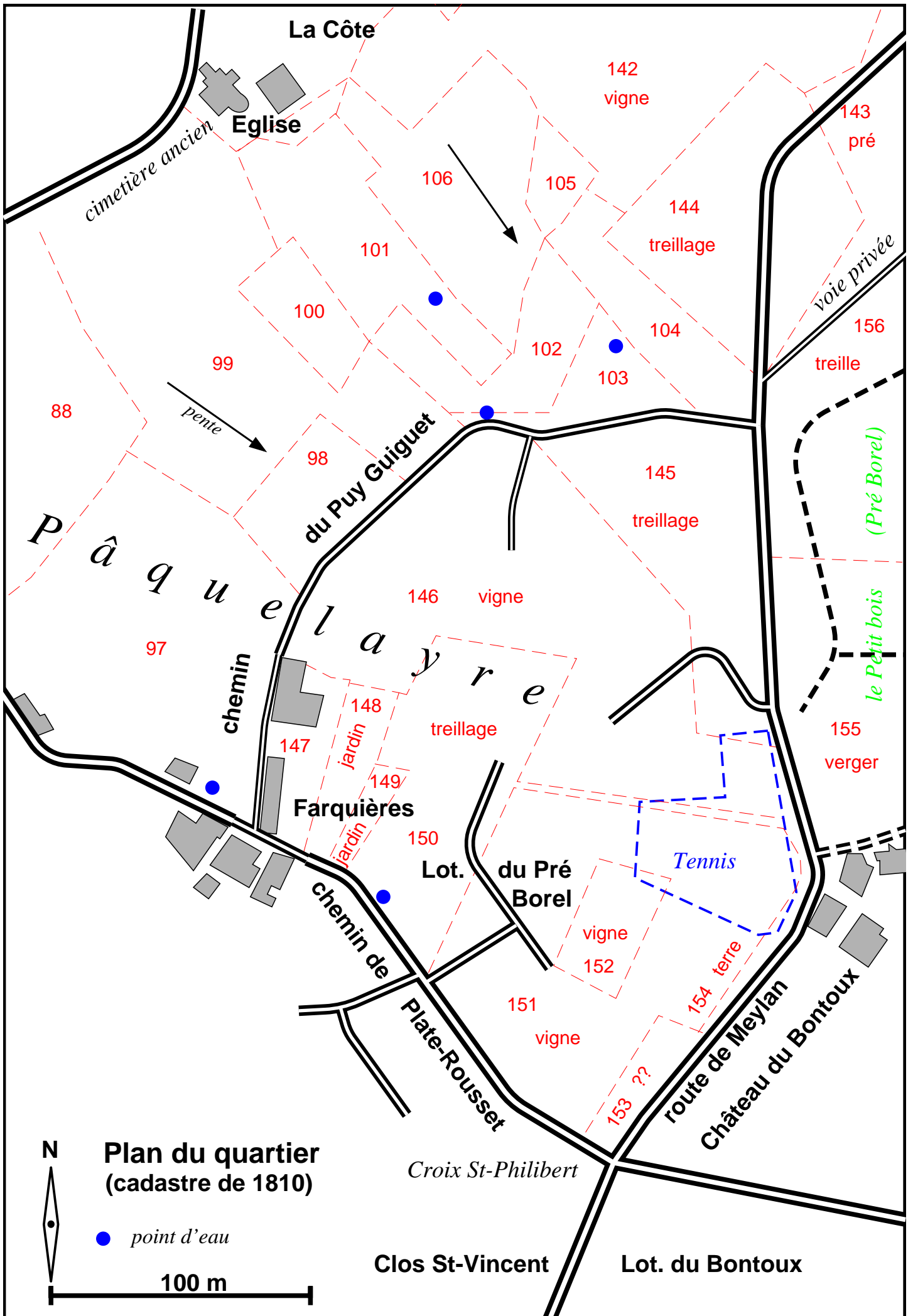
**Commune de BIVIERS**

**Journées du patrimoine 2010**



**Samedi 18 et dimanche 19 septembre**

**Découverte  
du quartier du Pré Borel**



# Introduction

A l'heure d'Internet, dans un monde où tous les savoirs et toutes les mémoires semblent à portée d'un clic, vouloir transmettre aux générations qui nous suivent ce qui vient des générations qui nous ont précédées peut apparaître comme un acte vain, sinon désuet.

La notion même de patrimoine serait-elle en péril ? Le terrain semble dire que non. Au contraire même. Les sites et monuments historiques, les espaces naturels remarquables, etc, n'ont jamais connu autant d'affluence. Le succès répété des *Journées du patrimoine* est là pour en témoigner.

Cette attention aux traces et vestiges du passé renvoie aussi pour chacun d'entre nous à des questionnements plus profonds sur le sens des évolutions que nos sociétés ont connu au cours des dernières décennies. L'acuité des questions environnementales ajoute encore aujourd'hui une dimension complémentaire.

Sur un autre plan, les nouveaux modes de vie, les nouvelles façons de travailler et d'échanger ont eu tendance à nous éloigner de certaines réalités de nos territoires de vie. Le proche nous est parfois étranger alors que nous pouvons en un instant communiquer et savoir ce qui se passe à l'autre bout du monde.

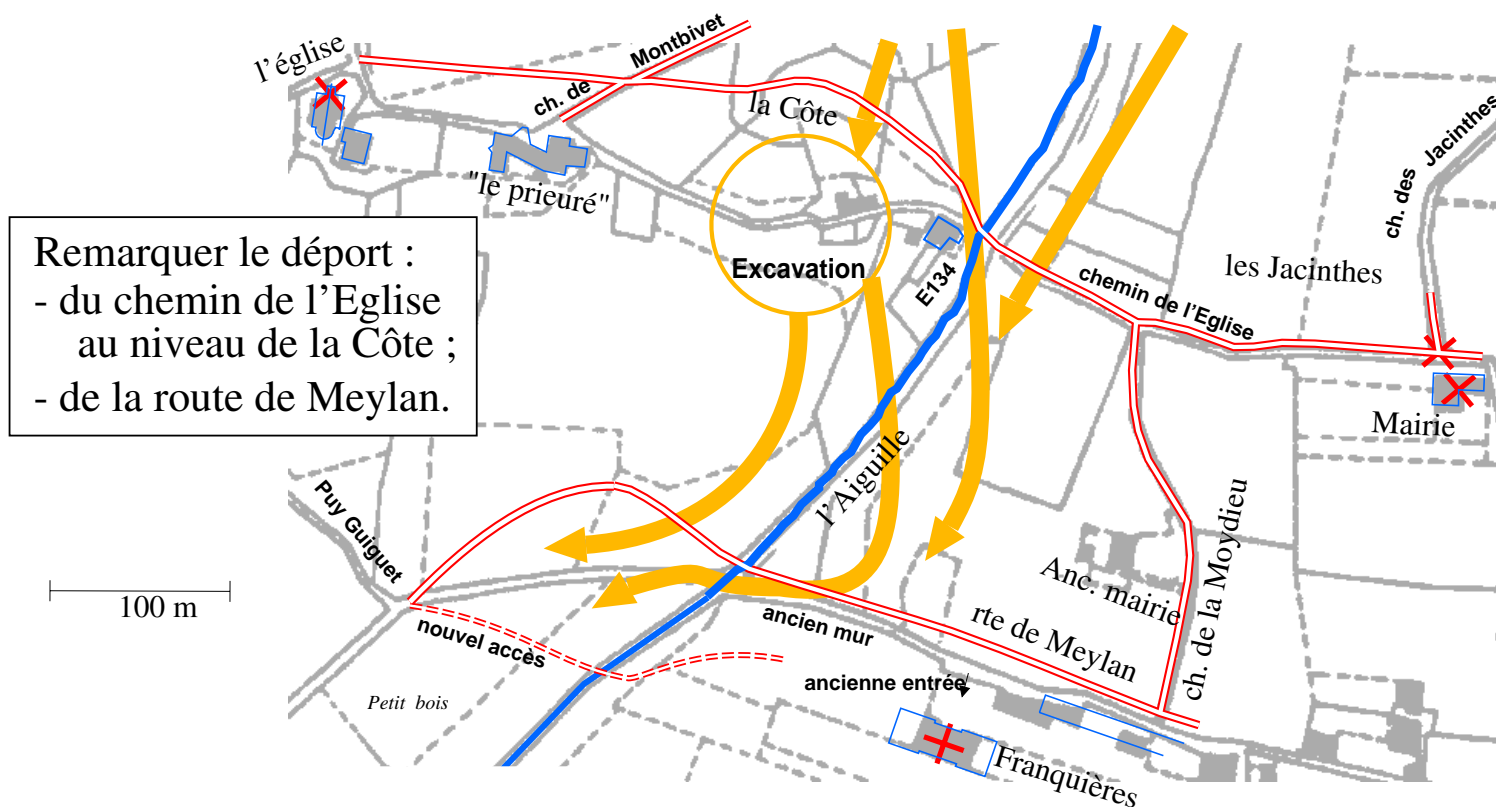


*Le quartier du Pré Borel*

Partir à la découverte du patrimoine c'est peut être d'abord prendre le temps de porter un autre regard sur ce qui est là autour de nous, ce qui constitue notre espace quotidien, les paysages que nous traversons, les chemins que nous suivons. Prendre le temps de se laisser raconter l'histoire – modeste le plus souvent – de ceux et celles qui au fil des siècles ont construit ce territoire qu'à notre tour nous transformons.

C'est dans cet esprit que la *commission extramunicipale* de Biviers sur le patrimoine vous invite à venir marcher sur les chemins bordant le quartier du Pré Borel. Une ronde de pas, comme une danse, rythmée de paroles pour partager et (re)découvrir ensemble, ce qui constitue la mémoire et l'identité des lieux. Ce qui fonde aussi en partie le vivre en communauté.

## La catastrophe de 1818



Remarquer le déport :  
 - du chemin de l'Eglise  
 au niveau de la Côte ;  
 - de la route de Meylan.

En gris : cadastre de 1810

En rouge : cadastre actuel

En jaune : coulée supposée

En bleu : l'Aiguille et les modifications de bâtiments

### Comparaison entre les cadastres

Il s'est certainement produit des inondations, glissements, éboulements ... avant la Révolution, mais on n'en a pas trouvé la relation dans les archives.

En juillet 1818, un débordement du torrent de l'Aiguille a provoqué le glissement de terres dans le secteur de la Côte. Une maison d'habitation a été détruite, tuant 4 personnes (famille Colomb, parcelle E134). Une excavation a emporté le chemin reliant l'église aux Jacinthes. La terre a été transportée sur le stade actuel, contre le mur de Franquières bordant la route de Meylan et dans le petit bois.

Cette catastrophe a obligé la municipalité et un riverain (Mac-Carthy) à dévier vers l'amont les routes détruites : le chemin de l'Eglise d'environ 50 mètres, la route de Meylan de 12 à 40 mètres selon l'endroit. Un second mur sera construit à Franquières. Les plans cadastraux en témoignent.

Une nouvelle coulée se produira au même endroit en 1885, mais sans mort d'homme. Le second mur de Franquières sera à demi enseveli ; il l'est resté jusqu'en l'an 2000.

Autre témoin de ces glissements, un remblai de plus de 4 mètres contre la maison située en rive gauche de l'Aiguille sur le chemin de Montbives. Son propriétaire a ensuite, pour l'assainir, fait creuser un fossé encore visible.

## Le four à chaux de Pré Borel

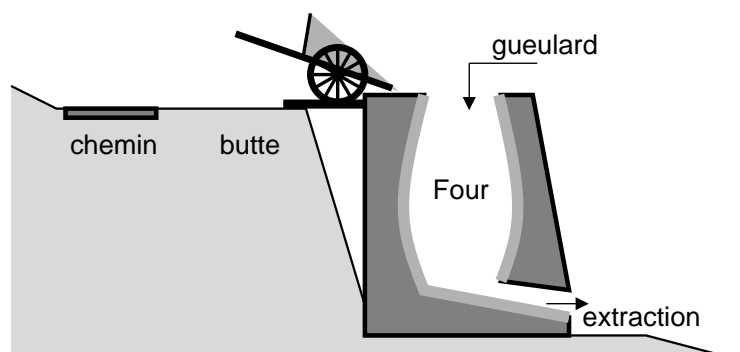
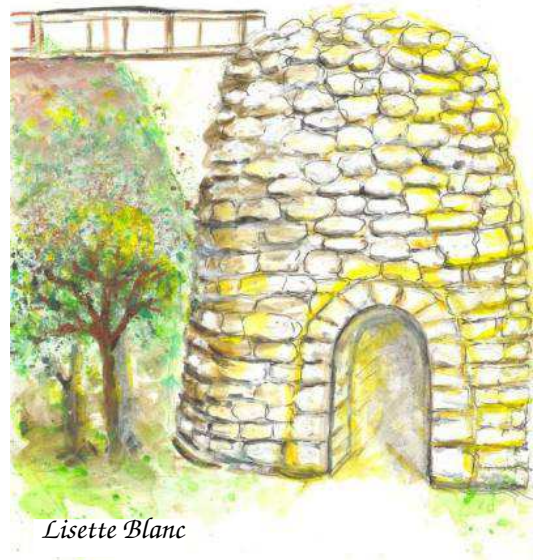
On dit qu'il y aurait eu autrefois un **four à plâtre** dans le petit bois de Franquières, ce qui justifierait les noms de *Plastrum Rosetti*, *Plastre Rousset* ... donnés au hameau voisin. Or la géologie assure qu'on ne pouvait pas trouver ici de **gypse**, le minéral du plâtre.

On pense qu'il y a eu confusion avec la chaux, dont le minéral, **le calcaire**, n'est pas rare à Biviers. On trouve, dans nos archives, une demande de création d'un four à chaux en 1837 au Puits Guiguet, demande formulée par Louis Guiguet, maçon, pour une durée de 4 mois, prolongée par la suite.

A l'époque, c'est Mac-Carthy, l'héritier des Franquières, qui possède tous les terrains du Puy Guiguet et c'est à cette date qu'il fait construire par Louis Guiguet les deux ailes du château. Il a dû l'autoriser à édifier un four à chaux sur son domaine. Pour une utilisation temporaire, le four pouvait exploiter des pierres de pureté suffisante charriées par le torrent tout proche. Il devait le chauffer uniquement à la houille, mais il a pu brûler aussi des **sarments de vigne**, abondants à l'époque et très prisés par les *chaufourniers*.

Il aurait été judicieux de monter ce four **derrière une butte** créée par le glissement de 1818, butte proche à la fois du chantier et d'un chemin pour faciliter le chargement du four. Deux endroits ont pu convenir, l'un au bord de la route de Meylan, l'autre près du petit chemin allant au château.

Louis Guiguet a-t-il continué à exploiter ce four après 1837 ? Aucune trace dans les archives. Il ne faut pas oublier qu'à partir de 1840, la population de Biviers décroît inexorablement et que les besoins en construction ont dû devenir faibles. Les ruines du four ont pu subsister longtemps, mais plusieurs témoins assurent qu'on ne voyait plus rien en 1940.



## La vigne

La viticulture constituait le revenu principal des Biviérois. La vigne occupait la majorité des terres cultivables et s'étendait même très au-dessus de l'actuelle route forestière, par exemple au Mont-Garin, autour la carrière. Elle était cultivée soit en en rangées sur piquets, soit en *hautains*. Dans ce mode d'exploitation, la vigne grimpait dans des arbres alignés, de taille modeste et suffisamment espacés pour permettre la culture de céréales entre les rangs. Le cépage le plus répandu était *l'étraire*.



*Sous l'église au début du 20e siècle*

On buvait beaucoup de vin à l'époque. Biviers abreuvait Grenoble, en particulier sa nombreuse garnison. On exportait du vin en Chartreuse à dos de mulet par le sentier de la Faïta. Ce vin, de qualité médiocre, a été vite concurrencé par ceux du Rhône dès que les transports se sont développés.

Le *mas* de Pâquelayres était couvert de vignes depuis le Bontoux jusqu'à l'église. Farquières – l'actuelle Galisserie – possédait un *tinailleur*, avec pressoir, cuves et caves. Sur le chemin, subsiste un socle où les vendangeurs déposaient leurs baquets avant de les basculer dans le pressoir.



*Accès au pressoir*

A la fin du 19e siècle, le phylloxéra a porté un coup fatal à la viticulture. D'autres sources de revenu devenaient nécessaires. La sériciculture avait connu une heure de prospérité, hélas éphémère. Dès cette époque, nombre de Biviérois se sont embauchés dans les environs, surtout de l'autre côté de l'Isère, sur la très industrielle rive gauche. De nombreuses femmes sont devenues gantières à domicile.

Néanmoins, à côté de cultures plus diversifiées, le vignoble s'est maintenu de manière notable jusqu'au milieu du 20e siècle, grâce notamment au groupement des producteurs en coopératives. Les parcelles de vigne subsistant aujourd'hui sont les derniers vestiges d'une histoire rurale plus que millénaire.



*Départ pour la vendange*

## Sériciculture

La soie était connue des Chinois depuis la haute antiquité ; ils en gardaient jalousement le secret. Des œufs parvinrent à Constantinople, puis dans le monde méditerranéen. Louis XI avait introduit cette culture dans la vallée du Rhône et en Dauphiné. Les élevages disparurent sous la Révolution, faute de clientèle. La demande réapparut avec l'Empire, favorisée par la baisse des prix due aux **métiers** automatiques de **Vaucanson et Jacquard**.

Pour produire la soie, on place en mai des œufs de bombyx dans des pièces à 22-23° (magnaneries) où ils éclosent en 10 jours. Le ver va manger en un mois une grande quantité de feuilles de **mûrier** et multiplier son poids par 10 000.



Ensuite, il tisse un **cocon** en 3 ou 4 jours et s'y enferme pour devenir chrysalide, puis, deux semaines plus tard, papillon : c'est le **bombyx**. Il percera le cocon, pondra des œufs et ne vivra que peu de jours. Ces œufs sont conservés pendant 10 mois, jusqu'en mai suivant. Mais la majorité des chrysalides seront tuées dans le cocon par étuvage et le cocon sera **dévidé** et **filé**.

La soie tire donc sa substance exclusive du mûrier. La **magnanerie** devait disposer de nombreux mûriers, plantés soit dans des champs, soit plutôt, comme à Biviers, **le long des chemins**. La sériciculture demandait peu de moyens, mais un personnel besogneux. C'était surtout **les femmes** d'agriculteurs modestes qui s'adonnaient à cette tâche et en tiraient un revenu appréciable : la soie valait son poids d'or. Il fallait également disposer de branches fines sur lesquelles les cocons s'accrochaient. Les Biviéroises allaient pour cela cueillir près de la falaise des rameaux d'**amelanchier**.

Vers 1850, des maladies frappèrent le ver à soie. La culture était trop intensive et dénuée d'hygiène. Pasteur avait tenté d'y remédier, mais la découverte de soies artificielles, rayonne ou viscosse en 1884, puis du nylon, rilsan ... après 1940, ont concurrencé la sériciculture qui a disparu de notre région et n'est presque plus pratiquée en France.

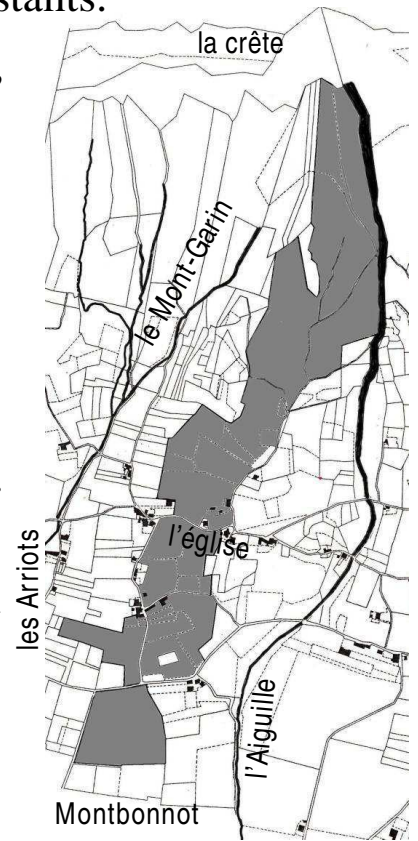
## Sébastien Dumenon ou du Menon

Les Menon, originaires de Lyon, émigrent petit à petit en Dauphiné. Au milieu du 16<sup>e</sup> siècle, Jacques du Menon acquiert une charge au parlement de Grenoble et épouse Anne d'Arces (1549). Il achète Montbives en 1554 – qu'il ne garde que pendant 20 ans –, puis un autre domaine à Biviers, sans doute celui des Plantées, au-dessus de l'église. Selon Perrin-Dulac, Jacques du Menon, seigneur de Montbives, colonel catholique, a dirigé vers 1570 la résistance de Grenoble contre les protestants.

En l'an 1634, ses descendants possèdent 18 hectares, dont le quartier de Pâqueleyres avec une modeste maison à Plate-Rousset. Plus tard, les Menon, **seigneurs de Champsaur**, habiteront Farquières. On a peu de précisions sur eux, sauf qu'ils sont souvent *syndics des nobles*, donc leurs représentants. Ils supervisent aussi la *Confrérie* de Biviers, chargée des cérémonies religieuses. Ce sont les propriétaires de la commune les mieux dotés en superficie. Leur domaine s'étend depuis Montbonnot jusqu'au Sappey, mais une bonne partie, située en falaise, est improductive.

Le membre le plus connu de cette famille est Sébastien du Menon. Bien que noble, il sera nommé maire de Biviers en 1792, puis maire de Meylan quand toutes les communes alentour lui seront rattachées (1795). Il est alors appelé Dumenon. Fervent catholique, il a commis des imprudences en installant à Farquières une chapelle clandestine utilisant les ornements de l'église qu'il avait rachetés. Il sera destitué en 1797 et déclaré *suspect*.

Mais le Consulat le réhabilitera, il sera nommé adjoint de 1800 à 1815, puis maire de Biviers en 1815 jusqu'à sa mort en 1827. Le nom de Dumenon disparaît de la région avec lui, bien que sa fille Catherine hérite du domaine. Elle épousera, en secondes noces, Guillaume Pariggi, dit *Paris*, qui, lui aussi, sera maire de Biviers.



Ci-dessus, propriétés Dumenon d'après Denis Cœur.

Dumenon, dessin de Michèle Attia



## Pierre Dupré de Mayen et le Bontoux

Issu d'une famille biviéroise habitant aux Jacinthes et anoblie peu auparavant, Pierre Dupré de Mayen était le *syndic des forains* de Biviers (le représentant des propriétaires ne résidant pas dans la commune). Juste avant la Révolution, il est élu sept années de suite à Grenoble consul de la noblesse. Il est donc, en préséance, le premier des quatre consuls qui dirigent la ville.

C'est lui qui devra prendre les décisions lors des émeutes de 1788 auxquelles il ne s'oppose pas (*journée des Tuiles*, assemblée de Vizille). Le roi lui en tiendra rigueur en le convoquant à Versailles par *lettre de cachet* en juillet 1788. Libéré en septembre, il est accueilli triomphalement à son retour. Il ne participera cependant plus à la vie politique de Grenoble.



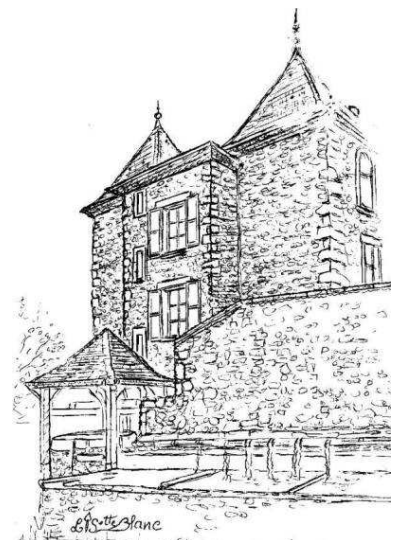
*La journée des Tuiles,  
par Alexandre Debelle*

Il se retire probablement dans le château du Bontoux et sera adjoint pour Biviers au maire de Meylan sous le Directoire, au temps où nos communes étaient fusionnées, puis maire de Biviers à part entière quand la fusion sera abolie. Il restera en fonction jusqu'à sa mort en 1815.

En 1803, âgé de 65 ans, il avait épousé Alix de Sinard, qui avait 25 ans. Devenue veuve, Alix restera propriétaire du château jusque vers 1852.

A l'origine possession d'un certain Bonthoux, le château éponyme avait longtemps appartenu à la famille du Faure, depuis 1650 environ et peut-être jusqu'à la Révolution. Au 17<sup>e</sup> siècle, Louis du Faure possédait également le château de Montbonnot, ce qui explique l'imbrication au 19<sup>e</sup> siècle des terres du Bontoux et des Miribel.

Après Alix de Sinard, 5 propriétaires se succéderont en l'espace de 50 ans. Puis Rémy Martin achète le Bontoux en 1902 et agrandit la demeure ; ses filles Blanche et Charlotte Martin-Proby, bien connues des anciens Biviérois, en seront les propriétaires jusqu'à sa vente à M. Beaumont.



*le Bontoux, par  
Lisette Blanc*

## Cadran solaire et mesure du temps

Sur la façade de la maison Chabert, on pouvait voir autrefois deux cadrans solaires. Un autre est visible au 480, même rue (photo ci-contre). Jusqu'au 16<sup>e</sup> siècle, il y avait peu de moyens pour connaître l'heure. Les paysans se fiaient à l'ombre des arbres, à celle des montagnes ; les bergers plantaient des bâtons (*gnomons*). Le travail aux champs était rythmé par l'*Angélus*.

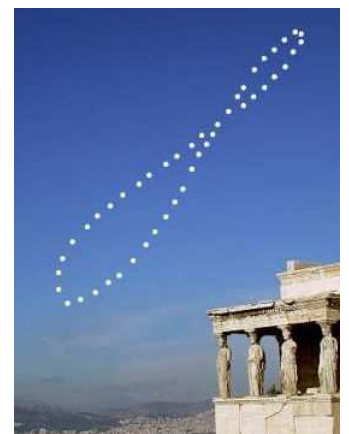


*Cadran de 1786*

On avait aussi le sablier et la clepsydre. C'étaient des **garde-temps** qu'il fallait *caler* sur un cadran solaire. C'est l'ombre du gnomon (tige droite) ou mieux du **style** (incliné selon l'axe terrestre) qui marque l'heure. Ces cadrans sont souvent ornés d'une maxime édifiante.

Ils ne donnaient qu'une heure peu précise, pouvant différer d'un quart d'heure avec le temps solaire moyen, parce qu'ils sont trop simplistes. Seuls quelques cadrans analemmatiques, très rares, tiennent compte de l'inclinaison de l'orbite sur l'axe terrestre et de son ellipticité.

Les **horloges mécaniques**, avec leur système oscillant, sont apparues au 15<sup>e</sup> siècle. Sous Louis XIV, on avait constaté une différence entre l'heure des horloges et celle des cadrans. Qui avait raison ? Louis XIV avait tranché : *Je suis le roi-soleil : donc le soleil a raison !* Aussi, tous les 3 ou 4 jours, l'horloger de la ville devait grimper au beffroi pour décaler l'horloge.



*Photos du soleil à point et heure fixes tous les huit jours pendant un an. C'est un analemme.*

Autrefois, l'heure était **locale** et variait avec la longitude. Par exemple, elle différait de 4 minutes entre Grenoble et Lyon ; ce n'était pas très gênant alors. Quand, avec le chemin de fer et le télégraphe, les distances se sont *raccourcies*, il a fallu unifier l'heure à l'intérieur de chaque pays (en 1881 pour la France), puis la rattacher à un système universel (GMT).

Actuellement, ce sont surtout des oscillateurs électroniques qui pilotent les horloges, publiques ou privées (montres). Vers 1950, est apparue l'horloge à **quartz**, bon marché et dix fois plus précise que celles à balancier. On a maintenant des horloges à **résonance atomique**, 500 fois plus précises encore mais coûteuses. Elles pilotent le système GPS ou l'heure radio-diffusée.

# Jacques Chabert

Jovial et serviable, toujours dans les champs, Jacques Chabert était à Plate-Rousset une figure de proue.

Il descendait d'une longue lignée d'**agriculteurs**, modestes certes, mais souvent appelés aux plus hautes charges communales. Avant la Révolution, les Chabert partageaient au fil des ans la fonction de **consul** avec les Cœur, les Chaix, les Derbetant ... Le chemin de la Buisse s'appelait autrefois *chemin des Chaberts*, sans qu'on sache pourquoi. En 1902, Antonin Chabert, adjoint au maire, était mêlé au conflit sur l'école libre et tenait tête au préfet. Le père de Jacques, Robert, a été lui aussi adjoint en 1953 ; il a soutenu les initiatives de Solange Merceron-Vicat et lui servait de conseil.

Pendant la dernière guerre, la famille Chabert avait choisi, comme beaucoup de Biviérois, le camp de l'honneur. Les Chabert, avec l'aide des Giraud, leurs voisins, cachaient **une famille juive** pourchassée. Au cours de la rafle du 20 mars 1944, Jacques Chabert, qui avait alors 17 ans, a été **arrêté** dans ses vignes par les Allemands, peu après Alexandre Bal, artisan menuisier. Accusés tous deux de terrorisme, ils ont été arrachés des griffes de la *gestapo* par le père de Jacques, alors conseiller municipal.

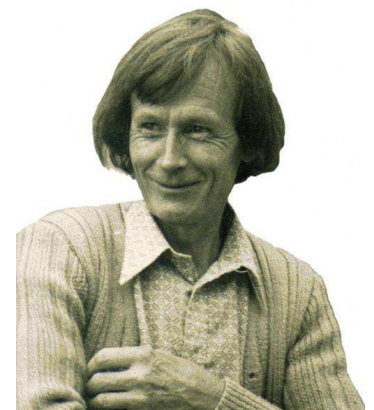
Jacques aimait rire. Chef du corps des sapeurs-pompiers, c'est lui qui actionnait la lance d'incendie en 1966 pour simuler la pluie dans le film *le Vieil homme et l'enfant*, où il était d'ailleurs figurant. En 1982, il a lancé dans les chemins de Biviers une course pédestre, perpétuée sous le nom de *cross Jacques Chabert*.

Il a vu se restreindre inexorablement le domaine agricole de Biviers rongé par les lotissements. Il se rendait bien compte de la profonde mutation en cours et de l'impossibilité pour ses enfants à continuer le métier de leurs ancêtres.

Il est décédé en 1986 au cours d'un voyage à Londres. Jacques Chabert était un parfait représentant **des Biviérois travailleurs de la terre**, population devenue aujourd'hui très minoritaire.



Jacques Chabert et son ami Georges Cœur, adolescents.



## La fontaine de Plate-Rousset

Les maisons nobles et bourgeoises avaient presque toujours **autrefois** un puits ou une source. Les paysans obtenaient en général le droit d'y prendre de l'eau contre redevance. Le domaine de Farquières disposait d'une fontaine alimentée par une source au-dessus de l'église ; quelques autres points d'eau pouvaient exister par ailleurs à Plate-Rousset.

**Au 19e siècle**, les municipalités de Biviers ont voulu démocratiser l'accès à l'eau. Une fontaine, vite insuffisante, a été installée **dans le village** (en provoquant bien des conflits).

**Au début du 20e siècle**, la mairie crée plusieurs fontaines, presque toutes disparues.

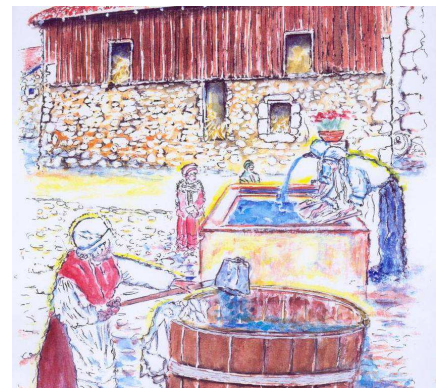
Les Biviérois ont rencontré **beaucoup de difficultés** dans la recherche de sources. Il a fallu en aménager d'artificielles en creusant des galeries en pente douce, comme celle dans le champ au pied de la Côte.

La fontaine de **Plate-Rousset** a été projetée en 1901 et construite par la mairie en février 1903 sur un terrain vendu par Izoard, propriétaire de Farquières. Le droit d'eau, un débit de 6 litres par minute, a été acheté à Nicolas Chaix et Romain Croix, qui disposaient d'une source environ 300 mètres plus haut. Cette fontaine est toujours active. Elle est quasi pérenne, devenant faible en été. Comme toutes les eaux de Biviers, elle est très calcaire et souvent polluée. Ce qui est étonnant, c'est qu'à cette époque, semble-t-il, presque toutes les maisons du secteur bénéficiaient d'un point d'eau ; il était sans doute insuffisant.

C'est à cause de la fugacité de l'eau potable à Biviers et alentour que les villages de l'adret se sont syndiqués en 1933 pour amener de **Belledonne** une eau abondante et de qualité. C'est toujours ce réseau qui nous alimente, mais son ampleur a évolué avec la population. C'est ainsi qu'en 2010 a été inauguré au Châtelard un réservoir supplémentaire de 6000 m<sup>3</sup>, alimenté par une conduite d'un diamètre de 350 mm.



*La fontaine de Plate-Rousset*



*Lavandières à Plate-Rousset (Lisette Blanc)*

## L'eau au pied de la Côte

Dans le champ sous la *maison de la Côte* – appelée parfois *le prieuré* –, on remarque trois ouvrages liés à l'eau. Au bord du chemin, une citerne reçoit des eaux qui vont alimenter le château du Bontoux.

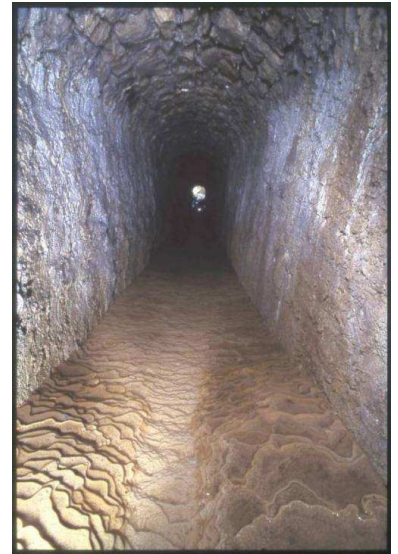
A mi-hauteur, on trouve **un puits** actuellement à sec, peu profond (4,7 mètres), bien maçonné. Il a pu autrefois atteindre une nappe. Est-ce lui qui a donné son nom au chemin ? Des **Guiguet**, souvent des maçons, habitaient au 18<sup>e</sup> siècle dans le secteur, mais les noms du chemin et du lieu-dit sont bien plus anciens.

Au bas du champ, s'ouvre **une galerie** montant en pente douce. C'est du très bel ouvrage : 40 mètres de longueur environ, avec une section presque de taille humaine. Bien maçonnées elles aussi, ses parois sont couvertes de **concrétions calcaires**. Des conduits latéraux et une chambre de captage verticale drainent les eaux sous le champ et les amènent à la rigole principale. Ce réseau, rappelant les techniques sardes, était peut-être relié au puits à sec. Son entrée est en partie effondrée, ne laissant subsister qu'une étroite ouverture.

A qui, à quoi pouvait servir ce coûteux ouvrage ? Il n'existait en 1811 aucune habitation à proximité et, auparavant, aucune maison noble. Hypothèse la plus

vraisemblable, cet ouvrage a pu alimenter autrefois le château du Bontoux.

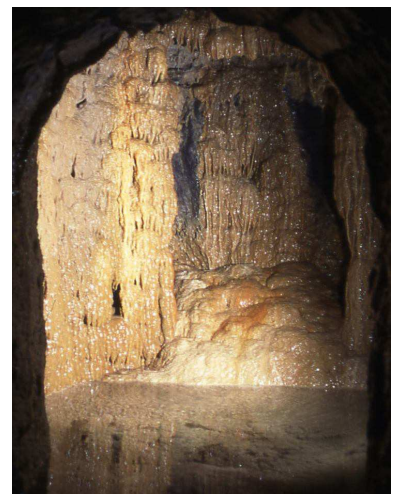
Seule certitude : il y a eu – et il y a encore – de l'eau sous ce terrain ; nos ancêtres ont voulu en profiter, mais les sources en sont très instables.



*Galerie principale*



*Conduit latéral*



*Fonds de galerie*



*Cheminée*

(Photos Edouard et Laurent Dastrevigne, 1995)

## Elisabeth de Miribel

Les Copin de Miribel héritent vers 1700 du château de Montbonnot et de terres situées au Bontoux sur Biviers. Un de leurs descendants, Artus, sera maire de Grenoble de 1841 à 1845. Son fils Joseph (1831-1893), né comme ses aïeux à Montbonnot, sera général, chef d'état-major. Elisabeth, née en 1915 à Commentry, est sa petite-fille. Par sa mère, elle est arrière-petite-fille de Mac-Mahon, président de la république de 1873 à 1879.



*De Gaulle à la BBC*



*Machine à écrire  
identique à celle  
du 18 juin 40*

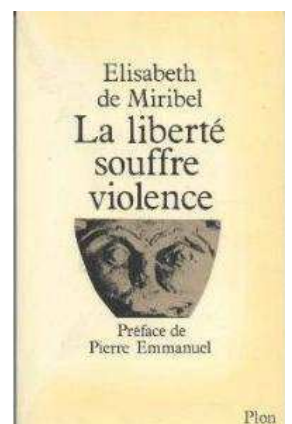
En 1940, Elisabeth se trouve à Londres dans un service de l'ambassade de France. Grâce à son aide de camp – qui connaît Elisabeth – le général de Gaulle lui confie la charge de dactylographier le texte de *l'appel du 18 juin* de 1940. Puis elle entre au service du général. Fin 1940, il l'envoie au Québec pour rallier le Canada francophone à *la France libre*. En 1944, elle est correspondante de guerre en Italie dans l'armée Monsabert, puis auprès de la 2e DB du général Leclerc.

En 1949, elle entre au Carmel, mais n'y reste que quatre ans et revient à la diplomatie : elle sera en poste au Maroc, au Chili, en Autriche et finit sa carrière comme consul de France à Florence.

Auteur de plusieurs ouvrages, surtout religieux, comme la biographie de sainte Edith Stein, celle du prêtre roumain Vladimir Ghika ..., elle a rédigé ses mémoires dans *La liberté souffre violence*.

Elisabeth de Miribel est décédée à Paris en 2005.

Cette année 2010 marque le 70e anniversaire de l'appel du 18 juin 40.



## Calvaire St-Philibert

Après des périodes de déchristianisation, l'évêque envoyait des *missionnaires* dans les paroisses pendant un mois pour y prêcher la bonne parole. A la fin de la **mission**, les fidèles allaient en procession ériger **un nouveau calvaire** à une croisée de chemins.

Sur les 5 calvaires au bord des chemins de Biviers, 4 au moins ont été érigés sous le 2nd Empire ou peu après : aux Plantées (1853), aux Terreaux (1854), à Plate-Rousset (1864), à la Côte (1875), à Montbives.

A l'occasion de certaines fêtes religieuses, les paroissiens se rendaient en **procession** auprès des calvaires, pour honorer Dieu à la Fête-Dieu, ou pour implorer sa protection sur les cultures aux **Rogations**. Le cortège chantait des psaumes ou des cantiques et suivait le curé en habit de cérémonie, entouré de chantres et d'enfants de chœur, qui lançaient des pétales de roses au-devant de l'officiant.

**Les processions** ont perdu leur importance avec les lois de séparation entre Eglises et Etat en 1905. La croissance de la circulation automobile les a ensuite confinées aux calvaires proches de l'église. Jugées trop folkloriques elles ont disparu aux alentours de 1970, à la suite du concile Vatican II.

Le calvaire actuel de St-Philibert n'est pas celui de 1864, volé il y a quelques années. Celui des Plantées, situé en haut du chemin de Plate-Rousset, a changé de place : il était auparavant au centre du carrefour. Celui de Montbives, tombé à terre et brisé, a été restauré par un voisin.



*Les Terreaux*



*Montbives*



*Les Plantées*



*La Côte*



## A propos des journées 2010

Ce livret reproduit les affiches présentées à Biviers pendant les *Journées du patrimoine* 2010. Elles ont été préparées, ainsi que les explications données lors de la visite du quartier, par *la commission extra-municipale du patrimoine*.

Cette commission se compose d'élus représentant la municipalité et de bénévoles intéressés par la question. Il ne s'agit pas d'un groupe fermé, bien au contraire, et ses membres invitent à les rejoindre tous les Biviérois pouvant consacrer du temps à cette activité ou apporter de précieuses connaissances.

Les informations présentées ici concernant l'histoire locale ont été élaborées au cours de l'année 2009-2010. Les archives locales et celles de l'Isère ont été étudiées, des anciens interrogés ; les heureux détenteurs de photos ou de cartes postales anciennes ont été invités à nous en faire part. La majeure partie des informations provient cependant de travaux antérieurs, ceux de Denis Cœur : *l'Espace foncier à Biviers, 1810-1811* et *Ah ! l'eau, Biviers, intercommunalité et histoire locale*, et les livres de Pierre Blanc : *Biviers au fil du temps* et *Franquières, histoire du château et de ses occupants*.

Nous avons conscience de l'imperfection probable des informations qui vous sont présentées. La reconstitution du passé n'est pas chose aisée : les archives ne sont pas aussi loquaces qu'on le souhaiterait et bien des vestiges ont disparu sous la poussée démographique. L'interprétation des résidus est parfois difficile. Il ne faudrait donc pas s'étonner si des éléments nouveaux venaient infirmer certains de nos dires. Cette communication aura du moins le mérite de faire réagir et peut-être de susciter des vocations d'historien, universitaire ou amateur.

Nous espérons que vous avez passé une bonne journée autour du Pré Borel et que vous aimerez relire ce document offert par la municipalité. Formons le vœu que d'autres actions patrimoniales voient le jour dans un proche avenir et ce, peut-être, grâce à vous.

Les membres de *la commission du patrimoine* 2010 :

Jean-Pierre Bardet, Lisette Blanc, Pierre Blanc, Denis Cœur, Maïté Couture, Elizabeth Joppé, Joëlle Martin-Borret, Geneviève Pellegrin, Claude Sénéchal, Agnès Simon.